LA PIERRE DE ROSETTE

Robert Solé
Dominique Valbelle

LA PIERRE DE ROSETTE

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-134569-8
(ISBN 2-02-037130-8, 1re publication)

© Éditions du Seuil, mai 1999

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

1

Fort Julien

L'archéologie ? En ce mois de juillet 1799, c'est bien le dernier souci des militaires français qui occupent le nord de l'Égypte ! Des milliers d'Ottomans viennent de débarquer à Aboukir, ce lieu maudit où, un an plus tôt, la flotte de Bonaparte a été taillée en pièces par des navires anglais. Les assaillants ont mis pied à terre et se sont emparés sans difficulté du fort sur lequel flottait le drapeau tricolore. L'on se demande avec fébrilité quelle sera leur prochaine cible : Alexandrie ou Rosette ?

Contrairement à Alexandrie, qui ressemble à un gros village poussiéreux, Rosette est une cité coquette et prospère. Assise sur la branche occidentale du Nil, à quelques kilomètres de la mer, elle est verte toute l'année, regorgeant de bananiers, d'orangers, de figuiers, de dattiers… On y trouve des pigeons et du lait en abondance. Les Européens la considèrent comme la ville la plus agréable d'Égypte.

Au nord de Rosette, des travaux de fortification sont conduits dans l'urgence pour faire face à un possible assaut des forces ottomanes. « Je m'attends à tout

moment à être attaqué, écrit le 18 juillet à Bonaparte le commandant de la place. Je suis sur mes gardes et j'espère que l'ennemi n'aura pas le Fort Julien aussi facilement que celui d'Aboukir[1]. »

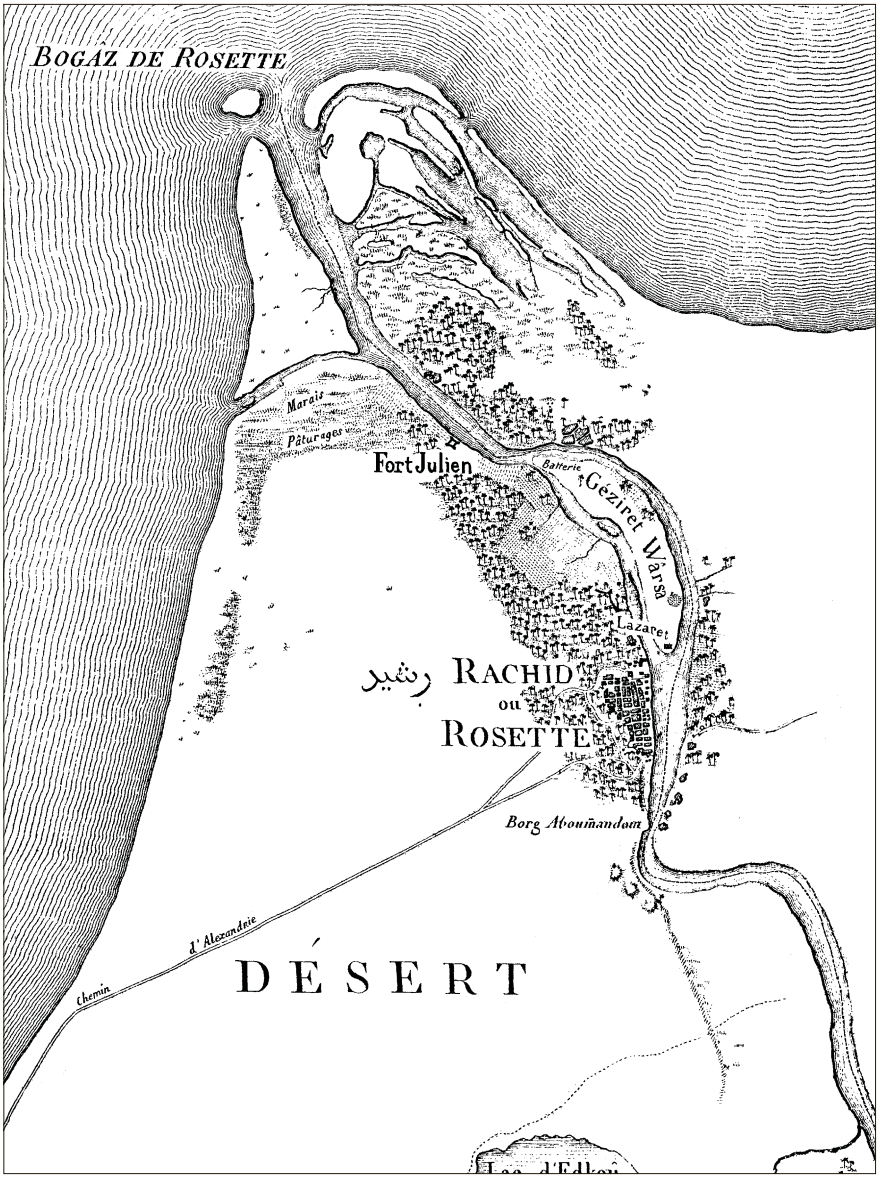
Par « Fort Julien », il faut entendre Borg Rachid (la tour de Rosette), une forteresse délabrée, construite au XVe siècle par le sultan Qait bey. Les Français l'ont rebaptisée en mémoire d'un aide de camp de Bonaparte, l'adjudant général Julien (orthographié « Jullien » dans certains documents militaires), qui a été tué dans la région, avec son escorte, au mois de juillet de l'année précédente.

Situé sur la rive gauche du Nil, au milieu d'une forêt de palmiers, Borg Rachid est trop loin de la mer pour commander l'embouchure du fleuve. Mais il peut contrôler celui-ci dans toute sa largeur, ainsi que la rive opposée, à condition d'être équipé en conséquence. Les Français y ont trouvé des murailles en ruine de 80 mètres de côté, avec quatre petites tours branlantes, incapables de « contenir une pièce de huit en batterie[2] ». Sur les courtines qui les reliaient, les créneaux étaient à ciel ouvert. Le donjon, qui occupe la partie centrale de la forteresse, renfermait une petite mosquée et deux citernes. En attendant des travaux plus importants, il a fallu adapter à la va-vite des bastions aux tours et disposer un terre-plein pour border les courtines. Des logements, un hôpital, des fours, des corps de garde et des réserves de munitions ont été établis, « à l'abri de la bombe ».

---

1. Archives de la Guerre, citées par Clément de La Jonquière, *L'Expédition d'Égypte*, Paris, t. II, 1899, p. 350.

2. Lieutenant-colonel Théviôtte, Archives de l'armée de terre, Armée d'Orient, Sous-série B6, « Mémoires historiques », 581.



D'après un extrait de la carte publiée dans la ***Description de l'Égypte***.

L'aménagement de cette ligne de défense a été confié à d'Hautpoul, chef de bataillon du Génie, assisté du lieutenant Bouchard. L'Histoire oubliera le premier et immortalisera le second, en l'associant à l'une des aventures scientifiques les plus excitantes de tous les temps.

Un officier-savant

En déblayant une partie de Borg Rachid, dans la deuxième quinzaine de juillet, Bouchard et ses hommes tombent sur un bloc de pierre sombre, d'un mètre de hauteur environ. L'une de ses faces, bien polie, porte des milliers de pattes de mouche, gravées en trois écritures différentes : le texte du haut est en hiéroglyphes ; celui du bas, en grec ; et, entre les deux, s'alignent des caractères indéfinissables.

Des hiéroglyphes n'ont aucune raison de se trouver dans une forteresse arabe. Celle-ci aurait-elle été construite sur l'emplacement d'un monument de l'Antiquité ? Impossible, diront les géographes, car à cette époque la zone était couverte par les eaux du Nil qui avançaient davantage dans les terres. Tout laisse à penser que la stèle avait été érigée ailleurs et apportée là des siècles plus tard pour être réemployée comme matériau de construction. On établira par la suite qu'elle provenait de l'un des temples de Saïs, situé sur la même branche du fleuve, comme les nombreux blocs décorés des maisons de la ville[3].

3. Labib Habachi, *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, 42, Le Caire, 1943, p. 376-378.

Qui, le premier, a aperçu la Pierre en ces chaleurs de juillet ? Un soldat ? Un sapeur ? Un manœuvre égyptien ? Qui, le premier, a poussé une exclamation et subodoré un trésor ? Le compte rendu officiel attribue la découverte à Pierre François Xavier Bouchard, et il n'y a aucune raison de la contester à cet officier de 28 ans, honnête et consciencieux, qui, toute sa vie, aura servi la République beaucoup plus qu'elle ne l'aura servi… Après tout, Bouchard est un « savant » : au mois de juillet de l'année précédente, lors du débarquement français en Égypte, il n'appartenait pas à l'armée mais à la Commission des sciences et des arts, c'est-à-dire aux quelque 160 civils recrutés par Bonaparte pour accompagner son expédition. La découverte de Rosette – faite par hasard, en un lieu improbable et à un moment inopportun – méritait au moins d'être due à un « savant »…

Fils d'un maître menuisier, Bouchard est né le 29 avril 1771 à Orgelet, une petite commune du Jura[4]. Après avoir achevé ses études à Besançon, il a été appelé sous les drapeaux, affecté à une compagnie de grenadiers et envoyé sur le front, en Champagne et en Belgique. A 23 ans, ce Jurassien, décrit comme grand et brun, se retrouve dans une arme nouvelle : les aérostiers, qui se sont distingués par l'observation du champ de bataille de Fleurus. Il ne tarde pas à devenir sous-directeur de l'École aérostatique, installée à Meudon sous les ordres d'un inventeur génial, Nicolas Jacques Conté, à

4. Jacques Laurens, « Pierre Bouchard (1771-1822) », *La Rouge et la Jaune*, revue des anciens élèves de l'École polytechnique, avril 1991.

qui l'on doit le crayon à mine artificielle. Les deux hommes seront blessés ensemble lors d'une expérience de laboratoire, dont Bouchard sortira avec un œil très affaibli.

En 1796, bien qu'ayant dépassé la limite d'âge, le fils du menuisier d'Orgelet est admis à l'École polytechnique, de création toute récente. Moins de deux ans plus tard, avec d'autres élèves et plusieurs professeurs, il choisit de suivre le général Bonaparte dans une expédition lointaine, à la destination tenue secrète. Ce sera l'Égypte… Le polytechnicien passera son examen de sortie au Caire et rejoindra le Génie. Son affectation à Rosette ne date que de juin 1799, quelques semaines avant la découverte de la fameuse Pierre.

Trois versions d'un même texte

Celle-ci a été dépoussiérée et mise à l'abri, pour être observée de près. Elle pèse 762 kilos, mesure 114 centimètres de hauteur, 72 centimètres de largeur et 27 centimètres d'épaisseur moyenne. La partie supérieure est manquante, ainsi que le coin inférieur droit.

A défaut de comprendre quoi que ce soit aux deux premières inscriptions, des Français présents à Rosette peuvent lire le texte grec. Ils y découvrent un hommage assez obscur à un Ptolémée, composé à l'occasion de l'anniversaire de son couronnement. Rien de bouleversant. Seul un historien de cette période pourrait s'y intéresser… Mais la dernière phrase les enflamme : « Ce décret, est-il indiqué, sera inscrit sur des stèles de pierre dure, en carac-

tères sacrés, indigènes et grecs, que l'on dressera dans chacun des temples de première, de deuxième et de troisième catégorie, à côté de l'image du roi vivant éternellement. » Ainsi donc, il s'agirait du même texte, rédigé en trois écritures différentes ! De quoi donner le vertige : partant du grec, ne va-t-on pas pouvoir déchiffrer les hiéroglyphes, que plus personne n'est capable de comprendre depuis quatorze siècles ? L'importance de « la pierre aux trois inscriptions » semble être immédiatement perçue. Belle preuve d'intuition scientifique, alors que le fracas des armes est tout proche !

Quel rôle faut-il attribuer à Michel-Ange Lancret, en mission dans la région de Rosette ? Cet ingénieur de 25 ans, qui avait commencé des études d'architecture avant de se tourner vers les mathématiques, a appartenu à la première promotion de l'École polytechnique. Il vient d'être élu à l'Institut d'Égypte, créé par Bonaparte sur le modèle de l'Institut national. Lancret est un jeune homme brillant, mais il n'a pas plus de compétences que Bouchard en matière d'archéologie : il fait simplement partie de ces jeunes « savants » à l'esprit ouvert, capables de sortir de leur discipline et de se passionner pour la nouveauté. Lors de la première séance de l'Institut d'Égypte, un an plus tôt, le mathématicien Gaspard Monge, qui présidait cette académie savante, avait incité ses collègues à ouvrir l'œil et à se pencher « sur l'étude des monuments antiques, sur l'explication de ces signes mystérieux, de ces pages de granit où se trouve gravée une histoire énigmatique[5] ».

5. Jean-Édouard Goby, *Premier Institut d'Égypte*, Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, VII, Paris, Institut de France, 1987.

C'est Lancret qui, par lettre, fera part de la découverte de la stèle aux membres de l'Institut, tandis que Bouchard est chargé de la transporter jusqu'à la capitale, par bateau, en remontant le Nil. Les Français du Caire apprendront ainsi, simultanément, l'existence de la pierre de Rosette et la cinglante défaite infligée par Bonaparte, le 25 juillet, aux Ottomans à Aboukir. Deux bonnes nouvelles – deux grandes nouvelles.

2

La 31e séance

L'Institut d'Égypte se réunit deux fois par mois dans le palais de Hassan Kachef, l'une des somptueuses demeures du Caire que Bonaparte a réquisitionnées pour y installer savants et artistes. La 31e séance a lieu le 11 thermidor an VII (29 juillet 1799), quatre jours après la victoire d'Aboukir. Elle est marquée par la présence du cheikh El-Mahdi, secrétaire du Divan, dont l'arrivée inattendue, à la tombée de la nuit, fait sensation. Ce notable égyptien est accueilli avec les honneurs. Un interprète lui traduira l'essentiel des communications.

Le registre des séances de l'Institut n'a jamais été retrouvé. Sans doute a-t-il été brûlé en 1807, sur ordre de Napoléon Ier, avec d'autres archives de l'Expédition d'Égypte, jugées compromettantes. On sait cependant que six sujets ont été abordés le 29 juillet, illustrant l'éclectisme de cette académie savante[1] : l'ingénieur

1. Jean-Édouard Goby, « La composition du premier Institut d'Égypte », *Bulletin de l'Institut d'Égypte*, 29, Le Caire, 1948.

Michel-Ange Lancret signale la découverte de Rosette ; le zoologiste Étienne Geoffroy Saint-Hilaire présente un curieux poisson du Nil, le tétrodon ; le mathématicien Gaspard Monge examine « une surface courbe dont toutes les normales sont tangentes à une même sphère » ; le botaniste Alire Raffeneau-Delile compare les descriptions et les appellations de plusieurs plantes d'Égypte ; l'architecte Charles Louis Balzac décrit les ruines d'un grand cirque à Alexandrie où se trouve la colonne de Pompée ; enfin, un poète, Parseval Grandmaison, dont les œuvres médiocres agacent la compagnie, déclame une ode de sa composition sur la victoire d'Aboukir, dont la nouvelle est parvenue au Caire le jour même.

En début de séance, on donne donc « lecture d'une lettre dans laquelle le citoyen Lancret, membre de l'Institut, informe que le citoyen Bouchard, officier du Génie, a découvert dans la ville de Rosette des inscriptions dont l'examen peut offrir beaucoup d'intérêt. La pierre noire qui porte ces inscriptions est divisée en trois bandes horizontales : la plus inférieure contient plusieurs lignes de caractères grecs qui ont été gravés sous le règne de Ptolémée Philopator ; la seconde inscription est écrite en caractères inconnus ; et la troisième ne contient que des hiéroglyphes ».

Cette annonce ne semble pas retenir l'attention du cheikh El-Mahdi, considéré pourtant comme l'un des éléments les plus brillants de l'université islamique du Caire : il ne prendra la parole que pour commenter avec étonnement l'étude de Geoffroy Saint-Hilaire sur le tétrodon. « Quoi ! s'exclame-t-il. Tant de paroles pour un seul poisson ! Je plains véritablement l'auteur s'il est

obligé d'en dire autant sur chacune des espèces qui vivent dans les eaux… Le Tout-Puissant a créé dans ce vaste univers plus de cinquante mille espèces différentes de poissons… »

L'importance de la pierre de Rosette échappe tout autant à un observateur aussi vigilant qu'Abd-al-Rahman al-Jabarti : dans sa célèbre chronique, où il étudie au jour le jour les faits et gestes des Français, à la manière d'un ethnologue, ce bourgeois du Caire ne fait même pas allusion à la découverte de la stèle[2]. Pour un Égyptien de la fin du XVIIIe siècle, la civilisation antique est païenne et ne mérite que mépris. Seuls des Européens s'intéressent à ces vestiges de pierre, que la population locale utilise volontiers comme matériau de construction, quand elle ne s'en détourne pas avec frayeur…

Un article et une note

Le *Courrier d'Égypte*, journal d'information édité au Caire à l'intention du corps expéditionnaire, ne rendra compte de la découverte de Rosette que dans son numéro 37, daté du 29 fructidor (15 septembre), avec quelques imprécisions. Il faut dire que cette feuille n'est pas un modèle de journalisme : ses rédacteurs ont même réussi à orthographier de manière erronée le titre de la publication (*Courier* avec un seul *r*)…

---

2. Abd-al-Rahman al-Jabarti, *Journal d'un notable du Caire durant l'Expédition française*, *1798-1801*, traduit et annoté par Joseph Cuocq, Paris, Albin Michel, 1979.

« Rosette, le 2 fructidor an VII :
Parmi les travaux de fortification que le citoyen Dhautpoul, chef de bataillon du Génie, a fait faire à l'ancien fort de Rachid, aujourd'hui nommé Fort-Julien, situé sur la rive gauche du Nil, à trois mille toises du boghaz de la branche de Rosette, il a été trouvé dans des fouilles une pierre d'un très beau granit noir, d'un grain très fin, très dur au marteau. Ses dimensions sont de 36 pouces de hauteur, de 28 pouces de largeur et de 9 à 10 pouces d'épaisseur. Une seule face bien polie offre trois inscriptions distinctes et séparées en trois bandes parallèles. La première et supérieure est écrite en caractères hiéroglyphiques ; on y trouve 14 lignes de caractères, mais dont une partie est perdue par cassure de la pierre. La seconde et intermédiaire est en caractères que l'on croit être syriaques ; on y compte 32 lignes. La troisième et la dernière est écrite en grec ; on y compte 54 lignes de caractères très fins, très bien sculptés et qui, comme ceux des autres inscriptions supérieures, sont très bien conservés.
Le général Menou a fait traduire en partie l'inscription grecque. Elle porte en substance que Ptolémée Philopator fit rouvrir tous les canaux d'Égypte, et que ce prince employa à ces immenses travaux un nombre très considérable d'ouvriers, des sommes immenses et huit années de son règne. Cette pièce offre un grand intérêt pour l'étude des caractères hiéroglyphiques, peut-être même en donnera-t-elle enfin la clef.
Le citoyen Bouchard, officier du corps du Génie qui sous les ordres du citoyen Dhautpoul conduisait les travaux du fort de Rachid, a été chargé de faire transporter cette pierre au Kaire. Elle est maintenant à Boulaq. »

Plus solide est une note que publie *La Décade égyptienne*, revue de bonne tenue où sont reproduites des communications faites à l'Institut. Son auteur, Jean-Joseph Marcel, n'a que 22 ans, mais c'est l'un des meilleurs orientalistes de Bonaparte depuis la disparition de Venture de Paradis, qui vient de mourir de dysenterie au siège de Saint-Jean-d'Acre.

Marcel est le petit-neveu d'un ancien consul de France en Égypte. Lors de la constitution de la Commission des sciences et des arts, au printemps 1798, on est allé le chercher à l'Imprimerie nationale, à Paris, connaissant son intérêt pour les langues orientales. Il a franchi la Méditerranée avec son matériel à bord du navire amiral *L'Orient*, et c'est lui qui a imprimé en mer la première proclamation en arabe destinée aux Égyptiens. Bonaparte l'a chargé ensuite d'installer et de diriger l'Imprimerie du Caire. Sa bonne connaissance de l'arabe et du persan ne permet aucunement à Marcel d'accéder à la langue des pharaons, mais au moins a-t-il le souci de la précision. Il écrit :

> « Cette pierre a environ trois pieds de haut sur vingt-sept pouces de large et dix d'épaisseur.
> L'inscription hiéroglyphique renferme quatorze lignes, dont les figures, de six lignes de dimension, sont rangées de gauche à droite.
> La seconde inscription, qui avait d'abord été annoncée comme syriaque, puis comme copte, est composée de trente-deux lignes de caractères qui suivent le même sens que l'inscription supérieure, et qui sont évidemment des caractères cursifs de l'ancienne langue égyptienne. J'ai retrouvé des formes identiques sur quelques rou-

leaux de papyrus et sur quelques bandes de toile faisant partie d'enveloppes de momies humaines.

L'inscription grecque, qui renferme cinquante-quatre lignes, est surtout remarquable en ce qu'elle contient plusieurs mots, entre autres celui de *Ftâ* (Dieu), qui ne sont point grecs mais égyptiens, et indiquent par là l'époque à laquelle, malgré les efforts des Ptolémées, la langue idiotique des Égyptiens commençait à se mêler avec celle des Grecs, leurs conquérants, mélange qui, s'augmentant successivement, a fini vers le IVe siècle de l'ère vulgaire par former la langue copte ancienne dont on trouve des restes précieux dans le copte moderne.

Cette pierre paraît avoir été gravée vers l'an 157 avant l'ère vulgaire, au commencement du règne de Ptolémée Philometor, et non de Philopator, le nom de ce dernier prince, qui régnait vers l'an 195 avant l'ère vulgaire, se trouvant avec ceux de Philadelphe, d'Évergètes et d'Épiphanes dans l'énumération des dieux, ou rois déifiés, prédécesseurs du prince dont cette inscription rapporte le couronnement et l'inauguration. Les détails sur cette pierre infiniment intéressante, et sur les cérémonies qui y sont décrites, feront l'objet d'un mémoire particulier[3]. »

S'il est plus précis que le rédacteur anonyme du *Courrier de l'Égypte*, Marcel se trompe, à son tour, sur le nom du roi : il s'agit en fait de Ptolémée V Épiphane. La date qu'il indique est également fausse : on établira par la suite que ce décret remonte au 18 Méchir de l'an 9 du règne, correspondant au 27 mars 196 avant Jésus-Christ…

3. *La Décade égyptienne*, t. III, Le Caire, an VIII de la République (1800), p. 293-294.

Trois procédés de reproduction

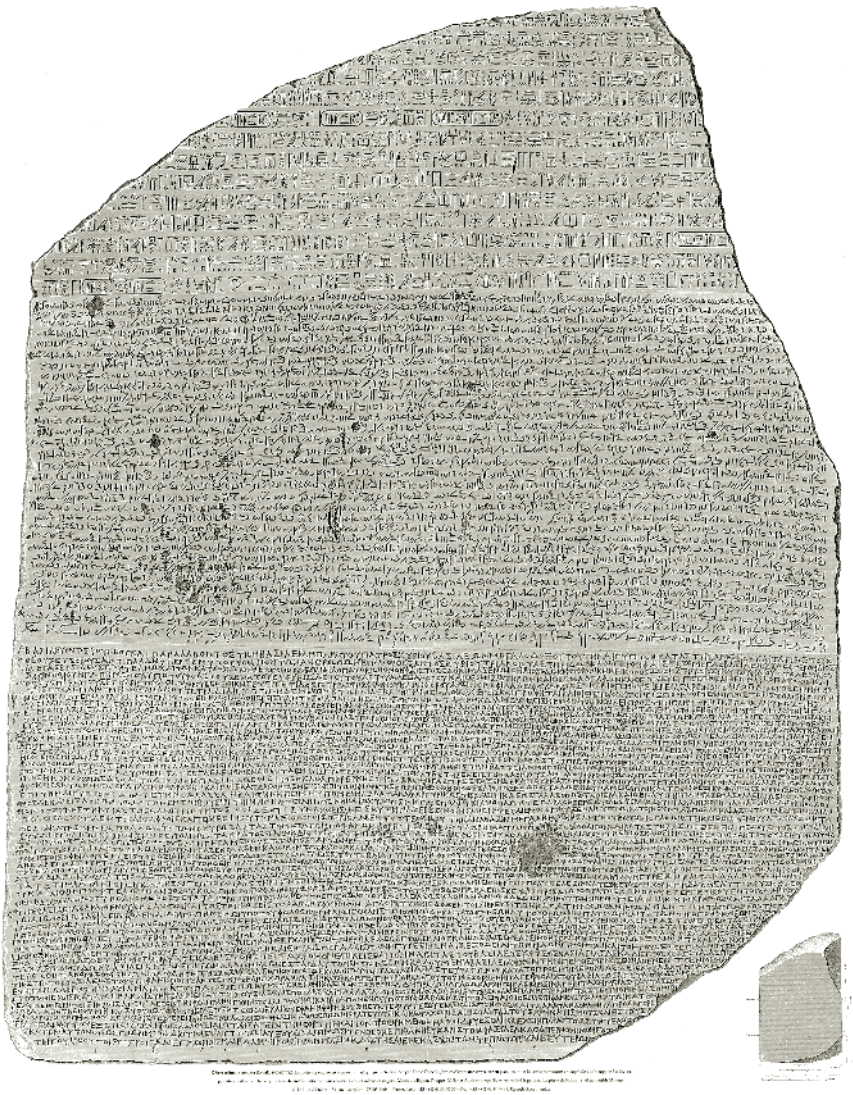
La pierre de Rosette est arrivée à Boulaq, le port du Caire, dans les derniers jours de thermidor (c'est-à-dire au milieu d'août). Bouchard n'a fait que l'y conduire, ayant été muté, ce même mois, au fort d'El-Arich, un avant-poste français aux frontières de la Syrie. Là, il aura moins de chance : après une mutinerie d'une partie de la garnison, le fort tombera aux mains des Ottomans, et le découvreur de la pierre sera fait prisonnier et maltraité, avant d'être libéré et de participer à d'autres batailles. Bouchard racontera en détail la chute d'El-Arich[4] mais, pour notre malheur, ne laissera pas une seule ligne sur la découverte de Rosette…

A la nouvelle de son arrivée à Boulaq, « chacun courut pour voir la pierre merveilleuse, chacun voulut l'analyser dans ses moindres traits, lui demander compte de tous ses détails », racontent des témoins. Sans doute en rajoutent-ils un peu dans leur souci de souligner cet enthousiasme : « Les savants qui se trouvaient alors au Caire passaient auprès d'elle des journées, des semaines entières, et cet examen attentif ne servit qu'à confirmer les hautes espérances qu'on avait mises en elle »[5].

---

4. Capitaine Bouchard, *La Chute d'El-Arich (décembre 1799)*, préfacée et annotée par Gaston Wiet, Le Caire, Éd. de la *Revue du Caire*, 1945.

5. Louis Reybaud *et al.*, *Histoire scientifique et militaire de l'Expédition française en Égypte*, t. VI, Paris, 1830-1836, p. 434-435.



La pierre de Rosette, telle qu'elle sera reproduite
dans la ***Description de l'Égypte***.

Très vite s'impose la nécessité de faire des copies du document. Des dessinateurs se mettent à l'œuvre, mais s'aperçoivent que ce travail demanderait un temps considérable et, de toute manière, ne serait pas d'une exactitude absolue. Or, la moindre imperfection risquerait de fausser les calculs comparatifs entre les trois écritures, donc les raisonnements pouvant conduire à déchiffrer les hiéroglyphes.

Les membres de la Commission des sciences et des arts vont alors rivaliser d'ingéniosité pour tenter de reproduire exactement la précieuse pierre. Trois procédés lui seront successivement appliqués.

Jean-Joseph Marcel, le directeur de l'Imprimerie du Caire, met au point pour la circonstance une nouvelle technique, baptisée « autographie », qui ne sera popularisée en Europe qu'une dizaine d'années plus tard. La Pierre est d'abord soigneusement lavée, de manière à dégager sa surface de tout corps étranger. Puis on l'essuie en la frottant doucement pour que les creux restent imbibés d'eau et ne retiennent pas l'encre dont seront enduites les surfaces saillantes. Ainsi, à moitié séchée, la stèle est recouverte d'encre avec des balles d'imprimerie. On lui applique alors du papier trempé, qui est pressé contre elle au moyen d'un tampon. Sur l'épreuve formée, les lettres apparaissent blanches sur fond noir, comme sur la Pierre elle-même, mais en sens inverse. Pour retrouver le texte dans le bon sens, il faut lire la feuille par transparence ou l'exposer devant un miroir. Assisté d'Antoine Galland, correcteur à l'Imprimerie du Caire, Marcel réussit, le 24 janvier 1800, à tirer ainsi plusieurs épreuves.

La pierre de Rosette ne peut laisser indifférent Nicolas Conté. Ce bricoleur génial, à qui a été confiée la direction des ateliers de mécanique du Caire et qui multiplie les exploits techniques, va essayer un autre procédé de reproduction, exactement opposé à celui de Marcel : la chalcographie. Cette fois, la Pierre est utilisée comme une planche de cuivre gravée. La surface, traitée par un mélange de gomme et d'acide azotique, ne retient pas l'encre, contrairement aux entailles, où un corps gras a été introduit. En pressant une feuille contre la Pierre, Conté obtient des inscriptions noires, bien dessinées, sur un fond incolore.

Des épreuves de chaque procédé sont confiées au général Dugua, qui réussira à gagner la France au printemps 1800. L'officier les remettra à l'Institut national, à Paris.

Une troisième technique est appliquée, avec autant de succès, par l'ingénieur Adrien Raffeneau-Delile (le frère du botaniste) : là, il s'agit d'une méthode éprouvée, à savoir le moulage. Raffeneau utilise du soufre. Son travail, exécuté avec beaucoup de soin, s'avérera particulièrement utile, des années plus tard, pour la reproduction de la stèle dans l'ouvrage collectif des savants, la *Description de l'Égypte*.

La pierre de Rosette est ainsi triplement sauvegardée. Il ne reste plus qu'à la déchiffrer, ce qui est une autre affaire…

3

Signes sacrés et symboles

Après avoir été écrite et parlée pendant plus de trois mille ans, la langue égyptienne s'est vue condamnée à disparaître sous ses formes les plus traditionnelles au IVe siècle de notre ère. L'empereur Théodose ayant interdit l'exercice des cultes païens, plus aucun texte en hiéroglyphes n'a été gravé dans la vallée du Nil. Et, les années passant, plus personne n'a été en mesure de déchiffrer cette écriture si riche en signes, gravée sur des pierres ou dessinée sur des papyrus, à laquelle on a vite fait d'attribuer un caractère mystérieux, sinon magique.

Les derniers prêtres égyptiens n'ont pas laissé de grammaire permettant de comprendre les mécanismes de leur langue. En 1799, au moment où la pierre de Rosette est découverte, l'énigme reste entière. Les rares indications dont on dispose proviennent de deux sources : les textes d'auteurs de l'Antiquité grecque et romaine, qui se sont intéressés à cette langue sans vraiment l'étudier ; et les tâtonnements d'un certain nombre de savants européens qui, depuis la Renaissance, ont tenté de la déchiffrer, de manière plus ou moins rationnelle.

Lectures grecques, lectures romaines

Ayant dominé l'Égypte pendant des siècles, les Grecs et les Romains ne pouvaient manquer de s'intéresser à la langue locale. Plusieurs auteurs en ont fait des descriptions assez subtiles. C'est le cas de l'historien Ammien Marcellin, au IVe siècle, qui explique : « L'idiome des premiers Égyptiens n'avait pas, comme les langues modernes, un nombre déterminé de caractères répondant à tous les besoins de la pensée. A chaque lettre, chez eux, était attachée la valeur d'un nom ou d'un verbe, et quelquefois elle renfermait un sens complet[1]. » Il prend l'exemple de l'abeille qui exprime le mot « roi », parce que, prétend-il, « si la douceur est l'essence du gouvernement, la présence de l'aiguillon doit toutefois s'y faire sentir ». Une explication purement fantaisiste qui repose pourtant sur une base correcte.

Hérodote, lui, souligne que les Égyptiens « ont deux sortes d'écritures, appelées l'une sacrée, l'autre populaire[2] ». Et Diodore de Sicile, qui a séjourné dans la vallée du Nil, précise : « Les prêtres enseignent à leurs fils deux sortes de caractères, les uns sacrés, les autres dont la connaissance est plus répandue[3]. » Les hiéroglyphes, écriture sacrée, seraient donc réservés désormais à une élite sacerdotale, tandis qu'une écriture

1. *Rerum gestarum libri XXXI*, livre XVII, chap. IV.
2. *L'Enquête*, II, 36.
3. *Bibliothèque historique*, texte établi par P. Bertrac, trad. Y. Vernière, Paris, Les Belles Lettres, 1993, livre I, 81.

cursive, plus simple, d'usage courant, serait accessible au grand nombre.

Cantonnés ainsi à un usage sacré, les hiéroglyphes supposent une initiation. Elle est décrite de la manière suivante par Apulée, cet Africain du Nord, attiré par toutes les formes de spiritualité mystique : « Après avoir célébré selon le rite solennel la cérémonie de l'ouverture et accompli le sacrifice du matin, il [le prêtre] tire d'un lieu secret, au fond du saint des saints, certains écrits en caractères mystérieux, les uns portant des figures d'animaux de toutes sortes qui symbolisent en abrégé des formules rituelles, les autres renfermant un texte noté avec des signes compliqués, arrondis en forme de roues avec des traits en spirales comme des vrilles de vigne qui en défendent la lecture contre la curiosité des profanes[4]. »

D'un auteur à l'autre s'impose donc l'image d'un système graphique aux connotations symboliques ou ésotériques. Même Plutarque, pourtant mieux informé que la plupart de ses compatriotes, s'y laisse prendre : « Les Égyptiens, écrit-il par exemple, représentent leur seigneur et roi Osiris par un œil et un sceptre ; or certains donnent au nom d'Osiris le sens de "qui a beaucoup d'yeux", d'après *os* ("beaucoup" en égyptien) et *iri* ("œil") ; ils figurent aussi le ciel, éternellement soustrait à la vieillesse, par un aspic, et la colère par un cœur placé au-dessus d'un foyer[5]. »

---

4. *Les Métamorphoses*, trad. anglaise : *Apuleius of Madauros*, par J. G. Griffith, Leyde, Brill, The Isis Book, 1975, livre XI.

5. *Œuvres morales*, trad. et commentaires de Christian Froidefond, Paris, Les Belles Lettres, 1988, *De Iside et Osiride*, S 10.

On peut s'étonner de ne pas trouver, parmi tous ces grands esprits de l'Antiquité, des hommes suffisamment intéressés par les langues pour connaître l'égyptien. Il est possible que les prêtres de l'ancienne Égypte aient rarement initié leurs visiteurs étrangers à l'écriture hiéroglyphique. Mais rien n'empêchait ces derniers d'apprendre la langue parlée à l'époque et son écriture (le démotique, largement répandu). Faut-il mettre ce désintérêt apparent sur le compte d'un fossé culturel ? D'une rivalité entre deux modes de pensée, égyptien d'une part, grec et romain de l'autre ? A Alexandrie, ville ouverte à tous les courants intellectuels, si on étudiait les auteurs classiques, rédigeait des encyclopédies et traduisait la Bible en grec, on ne se préoccupait guère de faire connaître la littérature grecque aux Égyptiens, ou les sciences égyptiennes aux Grecs…

Pourtant, le bilinguisme n'était pas exceptionnel. De nombreux papyrus littéraires et des exercices d'écoliers en grec, retrouvés un peu partout dans la vallée du Nil, témoignent de la popularité que connaissaient alors la poésie, la prose et le théâtre grecs. Inversement, maints intellectuels grecs venaient en Égypte pour découvrir la théologie ou la médecine égyptiennes.

Fantaisies égyptomaniaques

Au IIIe siècle apparaît le copte, qui supplante rapidement le démotique et devient la langue officielle de l'Église d'Alexandrie. Cette langue conserve la grammaire qui était en usage depuis le Nouvel Empire, ainsi